



Société des Amis de Villefranche et du Bas-Rouergue

Musée Urbain Cabrol – Place de la Fontaine

Tél : 05-65-45-70-10

Permanence : Mercredi de 15H à 17H

ATELIER HISTOIRE & PATRIMOINE

No 14

7 juin 2014

Correspondance d'un poilu villefranchois (Isabelle Mazac)

Près de 8.5 millions d'hommes ont été mobilisés en France et on estime le nombre de lettres envoyées ou reçues par les soldats à 4 millions par jour, on parle même du chiffre phénoménal de 10 milliards pour la durée de la guerre !

Charles Debals est un de ces soldats qui ont, par leurs lettres, contribué à l'histoire de la grande guerre.

Sa première singularité, et non des moindres en ce qui nous concerne, est d'être villefranchois. Il a 29 ans en cette année 1914. Deuxième point intéressant qui nous a confortés dans notre désir de nous intéresser à ses écrits : Charles a survécu à la guerre et passé plus de quatre ans et demi dans ce conflit et a envoyé près de 600 lettres à son épouse dans lesquelles il décrit souvent son environnement et son quotidien

Il a écrit aussi en parallèle un carnet de bord où il laisse plus facilement percer la dure réalité des événements.

En août 1914 il part avec son régiment, le 9^e d'artillerie cantonné à Castres, pour la bataille des frontières en Ardennes. Durant le conflit, il participe aux deux batailles de la Marne en 1914 et en 1918, à la bataille en Champagne en 1915, au conflit de la Somme en 1916, à la bataille du Chemin des Dames en 1917. Il avance enfin jusqu'en Allemagne fin 1918.

I - Le départ :

A Villefranche, on n'est pas sans savoir, en ce début d'août 1914, que la guerre menace, on peut le constater à la lecture des articles du « *Narrateur* ». C'est dans un esprit plutôt « va-t-en-guerre » que la population villefranchoise et, parmi elle, Charles Debals voit placardé l'appel de mobilisation du 3 août. La première lettre de Charles, après avoir rejoint son régiment d'artillerie de Castres, souligne bien cet esprit patriotique partagé par tous :

« L'enthousiasme de tous les réservistes était tellement grand, le Chant de la Marseillaise et le Chant du Départ étaient tellement vibrants, que nous avons oublié (en partie au moins) notre tristesse. »

II - Cadre de vie des soldats

La nourriture reste bien sûr le souci quotidien. Charles y consacre donc de nombreuses allusions voire parfois l'énumération complète de ses menus. Il évoque aussi très souvent de bons repas et des extras améliorant l'ordinaire (envoi de colis du pays). Il énumère aussi les quantités d'alcool importantes attribuées à chacun. Il vient apaiser, aider à oublier, voire soutenir l'ardeur quand les attaques virent au carnage. C'est comme un fortifiant, un anesthésiant reconnu par la hiérarchie, ce qui explique les bonnes rations journalières que reçoit le soldat. Elles seront augmentées début 1916 et début 1918. D'un quart de vin en 1914, on passera à trois quarts en janvier 1918.

En ce qui concerne les vêtements, les poilus français sont partis avec un uniforme particulièrement favorable aux repérages des ennemis. Ils formaient une formidable cible sur les tranchées avec leurs pantalons rouges. Les fantassins face à des allemands en uniforme vert de gris bien plus discret furent massacrés en grand nombre dès les premières offensives. En avril 1915 le ministre de la guerre Alexandre Millerand choisit une nouvelle teinte bleu-clair dont Charles se réjouit dans une lettre.

On comprend aussi dans ses écrits que l'hygiène laisse à désirer ! On a tous entendu parler de la saleté, de la vermine qui pullule. Ce manque d'hygiène entraîne des maladies encore renforcées par les intempéries qui, durant tout le conflit, n'épargnèrent pas les combattants (froid, pluie et boue).

Quand les hommes ne sont pas au front et ne font pas de manœuvres militaires, les journées peuvent paraître très longues. A quoi s'occupent-ils ? Une lettre le décrit bien. Des spectacles sont organisés quand les soldats sont au

repos. Ils pêchent, ils braconnent... Certains fabriquent des objets avec l'aluminium des obus, des bijoux par exemple. Mais l'ennui le submerge souvent. Ainsi note-t-il le 21 octobre 1914 alors qu'il est en repos : « (...) *La vie y est bien monotone, nous passons le temps à manger, boire, dormir, lire quelque journal égaré venant de Chalons, faire quelques manilles etc. Et tous les jours nous ramènent une vie aussi variée. Le meilleur de mes passe-temps est de lire vos lettres, aussi rien ne m'échappe soit en première lecture, soit en deuxième, soit quelquefois en troisième. (...)* » Mais la meilleure détente qui soit, celle que tous attendent avec impatience, c'est la permission.

III- Les permissions

Il a fallu attendre 1915 avant que les premières permissions soient accordées. Charles, lui, partira pour la première fois le 6 novembre 1915 : il a passé 15 mois sans revoir sa famille. Un fils lui est né qu'il ne connaît pas. Au début elles sont de 6 jours augmentées des jours de transport, puis de 10 jours en 1917. Lors de son premier voyage, 48 heures lui sont nécessaires pour rejoindre Villefranche. Au cours de la guerre, il aura 1 permission en 1915, 2 en 1916, 3 en 1917 et 3 en 1918.

IV - Ses emplois d'agent de liaison et brigadier fourrier

Charles est d'abord au ravitaillement, puis télégraphiste, agent de liaison et brigadier fourrier. Pour toutes ces tâches, on peut considérer que Charles est plutôt un travailleur de l'arrière-front : il est à l'échelon ; il ne participe pas directement aux batailles. Certains, sur le front, appellent les agents de liaison ou les bureaucrates, des « embusqués ». On pense qu'ils n'ont qu'à se cacher dans un abri en cas de danger et qu'ils ne risquent rien !

Cette zone de l'arrière-front s'étend sur plusieurs kilomètres à l'arrière des lignes tenues par les fantassins totalement en avant... Les artilleurs, sont un peu plus en arrière et l'échelon de ces batteries est encore derrière. Dans cette zone où vit Charles, cohabitent les cuisiniers, chauffeurs, ravitailleurs, forgerons, maréchal-ferrant, bourellier, infirmier, brancardier, trompette, secrétaires et employés de différents services. Charles n'est pas pour autant totalement à l'abri des obus ou des balles, on le constate au cours de son récit. Il côtoie la mort de près parfois. L'agent de liaison est chargé de transmettre ordres et informations en particulier lors des opérations qui rendent impossible l'usage du téléphone.

Le 3 mai 1917, commotionné par la chute d'un obus juste à côté de son abri, il est relevé de son poste d'agent de liaison et est nommé brigadier fourrier. Il explique à sa femme en quoi consiste ce nouvel emploi, le 12 mai :

« (...) *Je ne fais exclusivement qu'un travail de bureau qui dure environ 2 heures le matin et autant le soir : je tiens à jour les livrets matricules, j'inscris les mutations journalières (c'est-à-dire départ et rentrée de permission, départ et rentrée de convalescence, évacuation aux hôpitaux, décès etc.), je prépare les cahiers de prêt, je reçois du vaguemestre les lettres, colis, mandats, argent, je prépare le cahier des malades pour la visite etc.* »

V - Villefranche-de-Rouergue

Dès son départ, Charles révèle son attachement à sa région natale. Il l'évoque souvent, posant des questions ou laissant parler sa mélancolie. Dès qu'il rencontre un villefranchois, il le signale à son épouse. De nombreux patronymes du cru émaillent ses récits. Il raconte à chaque rencontre la joie partagée entre compatriotes et les efforts faits pour improviser des repas. Mais Il demande aussi souvent ce qui se passe au pays.

Alors oui : que se passait-il à Villefranche ? Son épouse devait lui répondre, lui raconter les événements locaux dans ses lettres mais il les brûle toutes dès réception. Alors pour étancher notre soif de Villefranchois, il suffit de consulter La Narrateur durant toutes ces années. Il offre une vraie chronique de cette époque.

N'imaginons pas que Villefranche est devenue une ville déserte, silencieuse, comme pétrifiée et figée en attente du retour des soldats.

Car même si la population se trouve diminuée de tous ceux qui sont partis pour le front, elle s'enrichit très vite de nouveaux venus : blessés militaires, réfugiés et rapatriés civils du Nord, prisonniers allemands, et même hommes de troupe.

La pénurie alimentaire se fait sentir assez rapidement pour la population française. Dès 1915 on prévoit de rationner le pain. En 1916, la pénurie est telle que le marché noir se développe. En 1917, on rationne la viande, le pain, les farines, le sucre. Certains rationnements dureront jusqu'en 1921. Pâtes, riz, pomme de terre, chocolat ou confiture pouvaient s'acheter avec des tickets. On rationna aussi l'essence et le pétrole. On dit que seul le tabac ne fut pas rationné !

Charles a, dès le début de la guerre, demandé qu'on lui envoie le « Narrateur » ou « Le Progrès ». Il y découvre donc les décès de ses compatriotes. Ainsi le 19 octobre 1914 :

« *J'ai vu dans Le Narrateur que l'on savait à Villefranche le décès de Gibergues qui est tombé à mes côtés. (...)* ». C'est seulement dans son édition du 19 septembre 1914 que le Narrateur commence sa longue litanie des « Morts pour la patrie » et elle continue jusqu'en 1919. Ce conflit a causé 1.4 million de morts en France. Sur la pierre de notre monument, 265 noms de Villefranchois sont gravés.

L'armistice tient peu de place dans les écrits de Charles. Il note juste dans son carnet de bord : « *Nous apprenons l'armistice par la sonnerie des cloches.* » Et la marche en avant de l'armée continue vers l'Allemagne. Dans le Narrateur du 16 novembre 1918, une fois de plus, on se fait une idée plus précise de la joie immense de la population : « *Vers deux heures arrive la nouvelle impatientement attendue : l'armistice est signé. On s'embrasse et on se partage les morceaux du télégramme qui apporte l'heureuse nouvelle. Les cloches de toutes les églises, de toutes les chapelles, de tous les établissements publics sonnent à la fois.* »